

Antonio Maria Sicari, *o.c.d.*



LAÏCS
ET
CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

Jésus nous a appelés ses amis

Collection
Carmel Vivant

LAÏCS ET CONSEILS ÉVANGÉLIQUES

Jésus nous a appelés ses amis

Antonio Maria Sicari, *o.c.d.*

Traduit par Nicole Hardy

Et si nous devenions enfin vraiment chrétiens! Sommes-nous prêts à nous lancer dans cette formidable aventure de la sainteté? Telles pourraient être l'invitation et la question que nous lance ici le P. Antonio Maria Sicari. Religieux carme, ancien provincial de Venise, fondateur du Mouvement Ecclésial Carmélitain, il a longuement mûri l'enseignement qui est proposé dans les pages lumineuses de ce livre enfin accessible au public francophone.

L'auteur nous invite à dépasser la stricte opposition entre l'observance des commandements qui serait demandée à tous et la pratique des conseils évangéliques de virginité, pauvreté et obéissance qui serait réservée aux seuls consacrés. Pour ce faire, il nous invite à adopter une pensée radicalement chrétienne, c'est-à-dire qui part du mystère du Christ et de notre relation intime avec Lui.

En Jésus-Christ, Dieu révèle l'homme à lui-même. En ce sens, s'inspirer des conseils de virginité, pauvreté et obéissance dans sa vie concrète de laïc ouvre d'étonnantes perspectives pour faire de toute son existence, en chacune de ses composantes (conjugale, familiale, ecclésiale, professionnelle, citoyenne) une Vie nouvelle qui annonce et goûte déjà le Mystère du Royaume de Dieu qui nous est offert.

Les conseils que nous murmure le Christ apparaissent alors pour ce qu'ils sont: un chemin de liberté, de bonheur, de réalisation plénière de l'enfant de Dieu, du membre de l'Église que nous sommes.

 Éditions du Carmel

Diffusion Cerf
Sodis 8601566
2010-VI

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48). Ce sont là des exemples de la façon dont Dieu nous guide intérieurement et personnellement.

Dans le même registre que le *Discours sur la Montagne*, nous retrouvons encore, dans d'autres pages du Nouveau Testament, des indications et des enseignements qui ont un point commun : celui de *demander tout*. Rappelons-nous, par exemple, l'invitation à « prendre chaque jour sa croix »¹⁰, la demande de suivre le Christ quitte à « haïr » tout autre lien de parenté¹¹ ; l'invitation à « tout vendre pour acquérir la perle précieuse »¹² ; l'invitation à « ressembler volontairement aux eunuques », en vue du Royaume des Cieux¹³.

Dès la première lecture, il est aisé de comprendre que ces conseils ne font absolument pas figure *d'options* ou de « plus » proposés uniquement aux chrétiens les meilleurs et les plus courageux. Au contraire, il s'agit apparemment de la manière habituelle dont Dieu nous parle et nous engage, de l'intérieur et de l'extérieur, à tout donner : à l'aimer « de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces » et à aimer notre prochain « comme le Christ l'a aimé », c'est-à-dire jusqu'à donner notre propre vie.

N'y a-t-il donc, dans l'Évangile, aucune distinction entre *commandements* et *conseils* ? Il s'agit d'une précision plutôt que d'une distinction. Si l'on part du postulat que « la loi nouvelle est celle de la *charité* » (et que, par conséquent, tous les disciples sont appelés à la perfection de la charité¹⁴), on relèvera encore que les *commandements* enseignent comment accomplir les actes essentiels de la charité et comment écarter ce qui est incompatible avec elle, alors que les *conseils*

enseignent comment accomplir aussi ce qui favorise la charité et comment mettre de côté aussi ce qui pourrait lui faire obstacle.

Favoriser la charité de toutes les manières possibles et évacuer tout ce qui y fait obstacle est certainement un « plus », mais pas un « surplus », étant donné que c'est l'amour qui est en jeu ! Hans Urs von Balthasar expliquait : « Celui qui est touché par l'amour n'aura plus de paix, tant qu'il n'aura pas accompli jusqu'au bout tout ce qu'il peut faire pour aider l'amour à vaincre. Toute l'éthique de cet homme se déplace et vient se mettre à la disposition de ce commandement radical : ce qui est en accord avec l'appel de Dieu "à aimer plus" est bon pour lui et lui est permis ; ce qui n'est pas en accord avec cet appel est mauvais, même si le monde, y compris les chrétiens, considère que c'est tout à fait raisonnable et moralement permis. »¹⁵

3. Trois conseils évangéliques

Lorsqu'on parle de « conseils évangéliques », il est donc important de rappeler d'emblée cette exigence première et fondamentale de l'amour chrétien : à Dieu qui s'est donné entièrement à nous, nous devons répondre en donnant tout. Mais pour tout donner, le seul chemin réaliste consiste à donner « toujours plus », en écoutant les conseils amicaux – de père, d'époux, d'ami – qu'Il nous a adressés à travers son Évangile et qu'Il nous propose à nouveau tout au long de notre vie. Il s'agit là d'une conviction que doivent se forger tous les croyants.

Toutefois, ceci ne doit pas nous faire oublier que – à partir de la méditation de l'Évangile – la tradition chrétienne a identifié

trois conseils essentiels (virginité, pauvreté et obéissance), qu'elle a placés à la base d'une forme de vie particulière : la vie monastique et/ou consacrée.

En ce qui concerne le conseil de *Pauvreté* évangélique, la réflexion est souvent partie de l'épisode du jeune homme riche¹⁶ (épisode associé à une véritable catéchèse sur la pauvreté) et de l'appel particulier adressé aux apôtres à « tout quitter » pour suivre Jésus¹⁷.

Pour ce qui est du conseil de *Virginité*, la réflexion a toujours privilégié les pages du *Nouveau Testament* qui valorisent tout particulièrement la vocation de ceux qui « ne se marient pas à cause du Royaume des Cieux »¹⁸, en gardant un « cœur entier »¹⁹. Ces passages montrent que la relation (véritablement sponsale) entre le fidèle et le Christ peut devenir si étroite que certains se sentent appelés à renoncer à la vie conjugale pour se consacrer entièrement à lui et à son Église.

Pour le conseil d'*Obéissance*, la préférence est allée d'une part, aux textes dans lesquels Jésus se révèle comme « fils obéissant et toujours à l'écoute de la volonté du Père »²⁰ (volonté qu'Il considère comme « sa nourriture »²¹) et d'autre part, aux textes qui racontent l'expérience totalisante d'un groupe particulier de disciples (hommes et femmes) qui le suivent sans autre préoccupation que d'écouter sa Parole.

Ces trois *conseils évangéliques* ne sont donc « professés » de manière explicite que par quelques chrétiens. Il ne faut cependant pas oublier qu'ils sont importants et valables pour tous. Il s'agit, en effet, de *conseils* qui touchent les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même que le soleil éclaire en même temps les cèdres et chaque petite fleur comme si elle était seule sur la terre, de même Notre Seigneur – disait sainte Thérèse de Lisieux – s’occupe particulièrement de chaque âme *comme si elle n’avait pas de semblables* ; et comme dans la nature, toutes les saisons sont arrangées de manière à faire éclore au jour marqué la plus humble pâquerette, de même *tout correspond au bien de chaque âme.* »¹

Mais dans quel sens pouvons-nous vraiment affirmer que l’homme « doit rencontrer le Christ » pour pouvoir faire une véritable rencontre d’amour ? Plus encore : dans quel sens l’homme a-t-il besoin de Lui, y compris pour pouvoir se rencontrer lui-même, rencontrer son véritable moi ?

Pour comprendre ce noyau brûlant de notre foi, nous devons avant tout revenir à ce « commencement » paradisiaque où nous avons été placés par Dieu à l’origine. Jésus lui-même demandait à ceux qui l’interrogeaient sur le thème de l’amour conjugal d’effectuer ce *retour aux origines*².

D’autre part, nous constatons nous-mêmes que l’amour et la sexualité humaine sont essentiellement liés au thème du bien, de la beauté, de la vie, du bonheur et du destin, ce qui leur confère une caractéristique singulière : ces expériences ont pour ainsi dire un goût de paradis lorsqu’elles sont vraies et non désordonnées, mais laissent entrevoir l’enfer lorsqu’elles sont fausses et déformées. Et ces expériences ne nous renvoient pas seulement au paradis ou à l’enfer, où chacun arrivera au terme de son aventure terrestre, mais elles nous renvoient aussi à ce paradis d’où nous venons et d’où nous avons été douloureusement chassés.

1. Au commencement était “la solitude virginale”

Quelles sont donc nos origines ?

À la fin des années 1970, alors qu’il commençait une catéchèse hebdomadaire sur le mariage, Jean-Paul II³ répondait à cette question en expliquant que l’homme doit toujours pouvoir retourner « au commencement » : à ce stade de l’histoire où il est possible « d’entrevoir la structure même de l’identité humaine ». Il s’agit en quelque sorte de « retourner dès à présent dans ce Paradis » où l’homme a été placé initialement, dans les limites où le permet notre vie d’ici-bas.

Dans un premier temps, à ce niveau originel – décrit dans le *Livre de la Genèse* –, l’homme (l’*Adam*), encore sexuellement indifférencié, est « seul » : dans le monde qui vient d’être créé, il n’existe aucune autre créature en qui il puisse se reconnaître, personne qui puisse « se tenir devant lui », sinon Dieu.

Certes, Adam se sent relié à toute la réalité qui l’entoure, et cela à travers son propre corps. Mais en même temps, il éprouve également un éloignement infini car son cœur et son âme n’ont personne à aimer, à chercher, sinon Dieu. Il s’agit d’une « solitude transcendantale », d’une « solitude métaphysique », d’une « solitude ultime ». C’est ainsi que la définiront les théologiens et les philosophes. Elle constitue, chez l’être humain, le sceau de sa plus haute dignité, de son ultime intangibilité, de son unicité : nul ne devra, nul ne pourra s’approprier l’homme ! Cette solitude dit qu’Adam est fait pour l’absolu, pour Dieu.

Mais Dieu est Dieu : infiniment proche, tout en étant

infiniment distant. Ainsi, dans cette valeur première et indestructible, il semble y avoir quelque chose qui « n'est pas bon » (et Dieu lui-même le reconnaît !) : l'homme n'a pas la compagnie d'un être qui lui soit semblable ; il n'existe au monde aucun autre être qu'il puisse reconnaître et aimer comme « os de ses os et chair de sa chair. » (Gn 2,23)

2. Au commencement était le don de “communion”

La création initiale est donc parachevée⁴ : Dieu – qui est trinité et sait ce qu'est une parfaite communion de Personnes – tire Ève d'Adam, de façon que l'unique être humain existe sous deux formes complémentaires, masculine et féminine, capables de communion et d'un amour réciproque et fécond. Au cours des siècles, à chaque fois que l'homme et la femme se rencontrent dans un amour véritable, réciproque et unique, ils expérimentent quelque chose du geste originaire accompli par Dieu lorsqu'il créa Ève et la donna à Adam.

Les poètes de l'amour en ont toujours eu l'intuition. Les deux jeunes héros de *L'Homme d'État âgé* – drame écrit par T. S. Eliot – expriment précisément cette certitude : « Si bien que maintenant nous avons conscience d'une autre personne/Qui est vous et moi à la fois... / Oh, ma chérie, / Je t'aime à la limite des mots, et au-delà./ Il est étrange que les mots soient si maladroits », dit Charles. « Je t'ai aimé depuis l'origine du monde », lui répond Monica. « Avant que toi et moi fussions nés, l'amour était là, présent, / [...] La mort même ne me remplira pas de détresse ni d'étonnement, / Affermie que je suis dans la certitude de l'amour inaltérable./ Je me sens en absolue sécurité/en vous ; je suis une partie de vous. »⁵

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son être à Dieu le Père

– maternelle : Dieu le Père lui a donné d’engendrer en la comblant de sa grâce.

Qu’a dû ressentir cette jeune fille de Nazareth sur les plans psychologique et spirituel ? Nous proposons à ce sujet une méditation surprenante de la maternité virginale de Marie, surprenante car elle a été composée par un auteur qui, tout en n’étant pas croyant, a réussi – par la grâce de l’art¹⁶ – à décrire le regard et les perceptions intérieures de Marie qui accueille dans un premier temps (avec tendresse) l’humanité de son enfant, ensuite (en tremblant) sa divinité, enfin (avec une ineffable adoration), l’unicité de sa personne, jusqu’à ce que tout s’imprègne de dévouement virginal et maternel.

« Ce qu’il faudrait peindre sur son visage c’est un émerveillement anxieux qui n’a paru qu’une fois sur une figure humaine. Car le Christ est son enfant, la chair de sa chair et le fruit de ses entrailles. Elle l’a porté neuf mois et elle lui donnera le sein et son lait deviendra le sang de Dieu. Et par moments, la tentation est si forte qu’elle oublie qu’il est Dieu. Elle le serre dans ses bras et elle dit : mon petit ! Mais à d’autres moments, elle demeure tout interdite et elle pense : Dieu est là – et elle se sent prise d’une horreur religieuse pour ce Dieu muet, pour cet enfant terrifiant. Car toutes les mères sont ainsi arrêtées par moments devant ce fragment rebelle de leur chair qu’est leur enfant et elles se sentent en exil à deux pas de cette vie neuve qu’on a faite avec leur vie et qu’habitent des pensées étrangères. Mais aucun enfant n’a été plus cruellement et plus rapidement arraché à sa mère car il est Dieu et il dépasse de tous côtés ce qu’elle peut imaginer. Et c’est une dure épreuve pour une mère d’avoir honte de soi et

de sa condition humaine devant son fils. Mais je pense qu'il y a aussi d'autres moments, rapides et glissants, où elle sent à la fois que le Christ est son fils, son petit à elle et qu'il est Dieu. Elle le regarde et elle pense : "ce Dieu est mon enfant. Cette chair divine est ma chair. Il est fait de moi, il a mes yeux et cette forme de sa bouche c'est la forme de la mienne. Il me ressemble. Il est Dieu et il me ressemble". Et aucune femme n'a eu de la sorte son Dieu pour elle seule. Un Dieu tout petit qu'on peut prendre dans ses bras et couvrir de baisers, un Dieu tout chaud qui sourit et qui respire, un Dieu qu'on peut toucher et qui vit. Et c'est dans un de ces moments-là que je peindrais Marie, si j'étais peintre, et j'essaierais de rendre l'air de hardiesse tendre et de timidité avec lequel elle avance le doigt pour toucher la douce petite peau de cet enfant-Dieu dont elle sent sur ses genoux le poids tiède et qui lui sourit. »¹⁷

« Le Saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu »

Marie est également vierge en raison de son appartenance totale à son divin Fils : entre elle et Jésus, il y a un don total d'une personne à l'autre. Ce don réciproque qu'ils échangent (Jésus se donne totalement à Marie et Marie se donne totalement à Jésus) est à ce point total et sans réserve que chacun des deux peut « donner l'autre » (peut *disposer* de l'autre) à l'infini, dans une absolue gratuité. C'est pourquoi Jésus pourra donner sa Mère à tous les hommes, et Marie consentira à ce que Jésus soit offert pour tous les pécheurs.

Lorsqu'on lit l'Évangile, on est d'abord étonné par la relation que Jésus entretient avec sa Mère. Les quelques expressions qu'Il lui adresse – celles qui sont volontairement rapportées

dans l'Évangile – semblent presque repousser Marie :

– « ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » (Lc 2,49), lui dit Jésus à douze ans.

– « Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2,4), lui fait-il observer lorsque Marie intercède pour le miracle de cana.

– « Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère » (Mc 3,35), rétorque le Christ à la personne qui lui dit que sa mère le cherche.

Une autre fois – faisant directement allusion à sa Mère –, Il explique à la foule que l'on n'est pas bienheureux par le simple fait d'avoir engendré ou nourri le Fils de Dieu, mais seulement « pour avoir écouté et observé la Parole de Dieu » (Lc 11,27-28).

Ce n'est qu'à la fin que l'on s'aperçoit que Jésus a constamment rappelé à Marie l'origine *virginale* de son expérience maternelle, et cela dans un but bien précis : la préparer à une forme encore plus élevée de maternité virginale. C'est le sens des dernières paroles que Jésus prononcera sur la croix, lorsqu'Il dira à sa Mère : « Femme, voici ton fils ! » et qu'Il dira à Jean (représentant tous les hommes) : « Voici ta Mère ! » (Jn 19,25-27). Alors Marie comprendra ce que lui demande le Père céleste (en accord avec le Fils crucifié) : le courage de *laisser partir Jésus* (de « le perdre ») pour recevoir en échange les misérables fils que nous sommes. Ce n'est qu'au calvaire que la Vierge Mère a pu donner un sens accompli à ces deux mots qui, ensemble, la définissaient :

– *Mère du Fils de Dieu* : tout l'être de Marie devait exister en fonction du Fils qui venait nous racheter ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair" ? » (Mt 19,3-5)

³ Cf. *À l'image de Dieu homme et femme. Une lecture de Genèse 1-3*, Cerf, 1980.

⁴ Le récit d'une « création » élaborée par Dieu par moments successifs est une manière artistique qu'emploie l'auteur sacré pour dramatiser l'événement et pour nous dévoiler de manière progressive les enseignements que nous devons en tirer.

⁵ T. S. ELIOT, *Le Secrétaire particulier. Précédé de Fin de carrière*. Théâtre, Seuil, 1961, pp. 147-148.

⁶ A. SICARI, « *La via umana al dono del sacramento coniugale* », in *Communio* 55 (1981), pp. 92-110, et citation p. 102.

⁷ *Catéchèse* de Jean-Paul II, du 21/11/1979 : Cf. *À l'image de Dieu homme et femme. Une lecture de Genèse 1-3*, Cerf, 1980, p. 86.

⁸ *Catéchèse* de Jean-Paul II, du 13/2/1980, p. 153.

⁹ *Catéchèse* de Jean-Paul II, du 2/1/1980 (p. 109) ; du 16/1/1980 (p. 123) ; du 20/2/1980 (pp. 157-158).

¹⁰ *Catéchèse* de Jean-Paul II, du 16/1/1980 (p. 123).

¹¹ C'est ce que savent bien les époux qui se sont donnés l'un à l'autre totalement et irrévocablement et qui, précisément pour cette raison, connaissent et défendent aussi la richesse de leur relation personnelle et solitaire avec Dieu.

¹² En témoignent les rites de nombreuses religions tant anciennes que modernes.

¹³ A. CAMUS, *L'étranger*, dans *Id., Théâtre, récits, nouvelles*, (coll. *Pléiade*) Gallimard, 1962, p. 1156.

¹⁴ Dans la Trinité, il n'y a pas de différence sexuelle (pas de masculinité ou de féminité, même si nous utilisons des noms masculins pour indiquer les Personnes divines), mais il y a l'*origine même* de cette expérience d'amour que nous appelons « sponsale ».

¹⁵ CONGRÉGATION POUR LES INSTITUTS DE VIE CONSACRÉE ET LES SOCIÉTÉS DE VIE APOSTOLIQUE, *Verbi Sponsa. Instruction sur la Vie contemplative et la Clôture des moniales*, 13 mai 1999, n° 3.

¹⁶ Il s'agit de J.-P. SARTRE qui, pendant une nuit de Noël dans un camp de concentration, a accepté de composer pour ses compagnons prisonniers une courte pièce de théâtre, intitulée *BarJona*. Les

circonstances douloureuses de la composition, la charité du geste et l'intuition artistique ont suppléé la foi (ou peut-être l'ont-elles fait germer). La citation rapportée ci-dessous se poursuit par une tendre évocation de la figure de saint Joseph, que nous citerons plus loin.

17 J.-P. SARTRE, *Théâtre complet*, (coll. *Pléiade*) Gallimard, 2005, p. 1164.

18 Cette accusation est probablement à l'origine du dialogue rapporté en Mt 19,10-12.

19 Cf. Jn 17.

20 *In Cant.*, PG 81, 53c. ; 128a.

21 *Pensées sur l'amour de Dieu*, 1, 10, dans THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, Cerf, 1995, p. 910.

22 J.-p. SARTRE, *Théâtre complet*, (coll. *Pléiade*) Gallimard, 2005, pp. 1164-1165.

23 C'est pourquoi Jésus (sans craindre pour son être adulte) aimait souvent se décrire comme un enfant qui imite son papa : « le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père. » (Jn 5,19) « Je dis ce que le Père m'a enseigné. » (Jn 8,28)

24 *L'homme éternel*, Dominique Martin Morin, 2004, p. 57.

25 Il faut noter que, parmi les trois conseils évangéliques, c'est le « conseil de virginité » qui est déterminant pour distinguer l'état de vie. C'est lui qui détermine l'appel à l'« état de consécration » et le différencie nettement de l'« état de vie laïque » qui se réalise normalement à travers le mariage. De plus, la question de la « virginité » touche à la racine les structures mêmes de l'être humain : physiques, psychiques et spirituelles. Ceci explique la raison pour laquelle nous accordons une plus grande place au conseil de virginité. En effet, de nombreuses réflexions faites dans ce domaine peuvent également s'appliquer aisément à la pauvreté – qui est une sorte de virginité par rapport aux choses – et à l'obéissance – qui est une sorte de virginité de la liberté.

26 *Vita Consecrata*, n° 21.

LE CONSEIL DE VIRGINITÉ POUR LES LAÏCS

1. La virginité radicale de toute la création

À la racine de tout se trouve donc une certitude fascinante : Dieu a voulu la création par amour. Il est amoureux de ses créatures et le cœur de la création (qui commence à battre dans l'être humain) est amoureux de Dieu. Même les corps sexués le savent (bien que de manière confuse) lorsqu'ils parviennent à se transmettre l'amour véritable. Et, dès que naît un mouvement d'amour, celui-ci tend toujours de manière ultime, irrésistiblement vers le Créateur.

Saint Augustin s'exclamait dans ses *Soliloques* : « Dieu ! Tout ce qui est capable d'aimer l'aime, consciemment ou non ! » (I, 1,2) Il s'agit là de la virginité radicale de tout l'univers créé. La révéler et la reconstruire : tel fut le but de l'incarnation et tel est maintenant le but de l'Église et sa signification.

S'y dévouer corps et âme, tel est le sens de la « vie consacrée ».

Maintenir cette expérience vivante au cœur même du monde, telle est la vocation des laïcs. Il existe donc pour eux aussi un conseil spécifique de virginité, qui peut et doit être vécu jusque dans le mariage. C'est précisément pour cette raison que celui-ci est un sacrement.

2. Le conseil de virginité proposé aux laïcs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la bouche de Jésus, lorsque c'est lui qui l'énonce, qui l'explique, qui l'illustre, qui le rend possible par la familiarité avec lui, qui le réalise par la force de sa Grâce.

En cela, les jeunes doivent être aidés par les parents et les éducateurs. Les fiancés doivent surtout s'y éduquer réciproquement, faire en sorte que leurs fiançailles, leur préparation au mariage, consiste exactement en cela.

Ce que dit une célèbre hymne liturgique vaut pour eux et pour leur amour, même du point de vue émotionnel : « *Expertus potest credere/ Quid sit Jesum diligere* », « seul celui qui l'expérimente peut savoir/ce que signifie aimer Jésus. » seul celui qui vit dans le cadre de son « conseil » peut éprouver jusqu'à quel point l'amour peut mûrir, y compris entre deux créatures.

6. La « solitude » dans la relation conjugale

« Tous deux ne seront qu'une seule chair. » telle est la promesse d'unité indissoluble que Dieu a faite *au commencement*, et la possibilité qu'il offre à nouveau dans le sacrement du Mariage. L'unité des deux conjoints se greffe alors sur le lien (encore plus étroit et plus fidèle) qui unit le Christ à son Église.

Mais quel est le conseil de ce Jésus qui nous révèle encore une fois le dessein du Père ? Avant tout, ceci : une *communio*n entre deux personnes ne doit jamais effacer cette *solitude*¹⁵ où chacun doit rechercher son Dieu et se rendre compte qu'il n'a été conçu que pour Lui.

Ceci vaut pour toutes les relations humaines. « Où prenez-vous d'ailleurs – écrivait G. Bernanos – que la solitude éloigne des hommes, et empêche de les comprendre ? Chrétiennement,

et même humainement, j'aurais plutôt cru le contraire. C'est dans le silence et la solitude qu'on se retrouve soi-même – qu'on retrouve la vérité de soi-même – et c'est par cette vérité-là qu'on accède à celle des autres. »¹⁶

C'est d'autant plus vrai pour les époux : « Parce que le vrai amour, écrit O. Clément, exige qu'on ne se mélange pas. Il faut pouvoir garder chacun sa solitude, une bonne solitude. [...] Il faut que chacun maintienne en lui une espèce de cellule, une cellule de moine, pour son rapport unique avec l'absolu. »¹⁷

C'est dans cette *cellule de moine* que chacune des deux personnes qui entre en communion avec l'autre¹⁸ doit se retirer chaque fois qu'il s'agira de renouveler le désir d'unité et de retrouver la force de pardonner en cas de déception. Même quand l'unité entre ces deux personnes est effective, chacune des deux devrait ensuite se rendre dans sa « cellule intérieure » afin d'y goûter dans la solitude le signe qu'elle a expérimenté : au moment de l'unité, chacun a parlé de Dieu à l'autre – consciemment ou non. Cependant, il n'en prendra conscience que par la suite, « dans un bon moment de solitude », lorsqu'il parlera de l'autre à *Dieu*.

C'est pourquoi la communion n'est et ne peut être (ou vouloir être) une fusion, elle ne consiste pas à *se perdre dans l'autre* et moins encore à l'absorber : il s'agit d'un don libre et réciproque. Et le don est d'autant plus vrai et utile que chacun est *lui-même* : il garde son irréductible différence, devenant *toujours plus* lui-même. Ceci vaut pour toutes les autres relations interpersonnelles.

En fin de compte, cette lamentation impuissante et nostalgique que nous trouvons chez certains poètes devrait

plutôt devenir un idéal : « Elle dort. Longuement je l'écoute se taire/c'est elle dans mes bras présente et cependant/Plus absente d'y être et moi plus solitaire/D'être plus près de son mystère. »¹⁹

Cela peut être un tourment ou une grâce : c'est la foi qui fait la différence. Même cette solitude qui pourrait devenir mauvaise – puisqu'elle est causée par le péché – peut être rachetée *de manière virginale* : « Le jour où nous comprenons que cette faille incurable entre les autres et nous est le lieu de ce qui nous fait, à travers tous les amours, toutes les influences, tous les rodages, le nous-mêmes que nous sommes, quand nous comprenons que c'est en ce même lieu que Dieu nous parle en nous appelant par notre nom, nous avons opéré le grand retournement qui fait de la solitude mauvaise la solitude bénie. » (M. Delbrêl)²⁰

On ne peut imaginer que toute une vie de couple se déroule sans qu'y surgissent d'innombrables peines, fissures, incompréhensions, solitudes, blessures (et parfois même des trahisons). Ceci prend des proportions démesurées si l'on considère les vicissitudes de toute la famille. Pour paradoxal que cela puisse paraître, nous devons dire que tout cela ne représente pas encore le *passif* du bilan d'une vie.

Ce qui est négatif, c'est uniquement le fait de vivre cela – dans le meilleur des cas – comme un déchet à éliminer, un poids à décharger, une déception à oublier, sans comprendre que tout peut être utilisé comme éducation à sa propre *solitude virginale*. Lorsqu'il s'agit des dons de Dieu (et le mariage est un don de Dieu), même les aspects négatifs font partie de son dessein, comme l'envers d'une tapisserie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'égare ou qui « meurt » (cf. Lc 15,32). Saint Augustin louait sa mère Monique devant Dieu en ces termes : « Elle avait élevé ses fils, en les enfantant à nouveau autant de fois qu'elle les voyait dévier de toi »³⁶, et il s'émouvait à la pensée de la ténacité avec laquelle elle l'avait suivi et stimulé tout au long de son éprouvante recherche de Dieu : elle « m'a conçu pour me faire naître, et de sa chair à la lumière du temps, et de son cœur à celle de l'éternité. »³⁷

Certes, Dieu seul est capable d'offrir à chacun l'ultime et définitive miséricorde, mais les parents et les éducateurs chrétiens peuvent l'annoncer tant et plus, par leur inépuisable témoignage.

11. L'édification de la communauté chrétienne

Il existe un niveau ultime et conclusif du conseil de virginité qui s'adresse aussi aux laïcs, et qui concerne l'édification de la communauté chrétienne. Nous l'appelons *niveau ultime et conclusif* au sens où toutes les autres questions s'y retrouvent et le rendent possible. Mais nous pourrions également dire qu'il s'agit d'un niveau premier et fondamental, ou encore qu'il accompagne toutes les étapes de la croissance et de la maturation au fur et à mesure desquelles il se développe.

En bref, il s'agit de ceci : celui qui sait qu'il est infiniment aimé par le Christ et qui apprend à savourer cet amour et à y répondre – et c'est en cela que consiste radicalement la virginité – devient nécessairement une « âme ecclésiale ». Nous définissons de la sorte (« âme ecclésiale ») un fidèle pour qui l'Église est une dimension de son être et engendre en lui une intense passion missionnaire.

La virginité – cette appartenance intérieure qui est première,

dernière et persistante – devient alors dans une communauté la force cachée qui anime toutes les relations : amitiés, fiançailles, mariages, relations sociales et professionnelles (mais qui leur impose aussi un certain « style »). De cette « virginité secrète » dépendent ensuite inévitablement une certaine utilisation du temps et des ressources, une certaine échelle des valeurs, une certaine orientation dans les choix personnels...

Bref, le monde, avec toutes ses exigences inévitables, sera vécu par chacun à *partir de la communauté chrétienne* à laquelle il appartient, c'est-à-dire le lieu où cet amour virginal peut être nourri, vécu et offert à tous. Il ne s'agit ni d'en être réduit à vivre dans un ghetto, ni de nier le monde dans ce qu'il a de concret. Il s'agit plutôt de demeurer dans le monde – d'en accueillir tous les défis et d'en subir toutes les inévitables pressions – avec la liberté et la fierté de pouvoir dire, montrer et réaliser son propre désir : celui d'avoir une famille qui soit Église, et des relations entre familles qui soient Église.

1 Nous faisons abstraction ici de situations particulières qui peuvent se présenter et à la suite desquelles le mariage est déconseillé ou n'est pas permis, même pour ceux qui restent dans le monde.

2 Cette expression *dérangeante*, dans la bouche de ce Jésus qui allait jusqu'à enseigner l'amour des ennemis, doit certainement avoir une signification toute particulière. Il est probable que l'évangéliste se réfère aux persécutions qu'ont vécues les premiers chrétiens. En effet, pour être fidèles au Christ, ils acceptaient la crise au sein de leur famille, les séparations provoquées par l'emprisonnement, voire la mort. Ainsi, ils apparaissaient certainement aux yeux de bien des gens comme des êtres « sans amour », qui n'aiment personne, y compris les personnes de leur propre chair. Et bien vite certains ne manqueront pas d'accuser les chrétiens du délit de « haïr tout le monde », (« tout le genre humain »), au nom de leur Christ. L'Évangile annonce déjà tout cela, en l'assumant de façon positive.

3 Règle 4,21 ; 72,11.

4 Si l'expression « soyez soumises » adressée aux femmes semble trop dure ou désuète, il faut se rappeler qu'il est demandé aux maris de « donner leur vie » pour leur femme. De plus les deux indications (pour la femme et pour le mari) sont contenues dans la règle générale qui introduit ainsi le paragraphe : « Vous qui craignez le Christ, soyez soumis les uns aux autres. » (Ep 5,21) « Soyez soumises » peut de toute façon se traduire par « Appartenez entièrement... »

5 *Sermons*, « Miséricorde de Dieu », vol. II, p. 165, cité par B. NODÉ, *Jean-Marie Vianney curé d'Ars. Sa pensée – son cœur*, Xavier Mappus, 1958, p. 132.

6 Par les mots « surtout », « ensuite », nous n'entendons pas mettre entre laïcs et consacrés une différence d'intensité ou de chronologie dans l'expérience de leur rencontre avec Dieu. Nous voulons seulement indiquer le positionnement différent de leurs vocations : les laïcs sont placés *dans le monde* (dans les relations sociales) et c'est de là qu'ils doivent partir pour aller vers Dieu ; les consacrés, par contre, sont placés *dans la relation immédiate avec Dieu*, et c'est de là qu'ils doivent se mettre en route vers leur prochain.

7 Jean-Paul II affirme que nous vivons aujourd'hui dans le contexte « d'une culture hédoniste qui délie la sexualité de toute norme morale objective, en la réduisant souvent à un jeu et à un bien de consommation, et en cédant à une sorte d'idolâtrie de l'instinct avec la complicité des moyens de communication sociale. Les conséquences de cet état de fait sont sous les yeux de tous : des transgressions diverses, qui s'accompagnent d'innombrables souffrances psychiques et morales pour les individus et pour les familles. » (*Vita consecrata*, n° 88)

8 Saint Thomas d'Aquin enseigne que « l'assouvissement de l'instinct sexuel naturel, ainsi que le plaisir qui lui est lié, sont bons et ne constituent pas un péché (*absque omni peccato*), à condition évidemment qu'ils s'expriment de façon mesurée et ordonnée... De même, l'insensibilité complète et radicale à toute sorte d'émotions sexuelles (*insensibilitas*), que certains voudraient certainement considérer comme l'idéal "véritable" et la perfection recommandés par la doctrine chrétienne, est jugée dans la *Somme Théologique* non seulement comme un défaut, mais même comme un vice (*vitium*). » (J. PIEPER, *Sulla temperanza*, Morcelliana, 1957, pp. 24-25) L'auteur cite la *Somme* II-II,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'utiliser cette expression : en Dieu chaque Personne se donne intégralement aux deux autres. Mais lorsqu'une personne se donne intégralement, il ne lui reste plus rien ! Tout est dans l'Autre qui a reçu le don.

Mais ensuite, l'Autre se donne tout aussi intégralement, dans un échange infini, si bien que l'on peut dire que la vie intime de Dieu est entièrement échange de richesses et de pauvreté. Certains auteurs mystiques n'ont pas hésité à s'exprimer sur cette vision sublime en ces termes : « Dieu est pauvre ! » ; Il l'est au plus intime de Lui-même, là où chaque Personne donne tout et reçoit tout. Il l'est même à notre égard, puisque le Tout-Puissant va jusqu'à se pencher vers nous pour mendier notre amour.

« Celui qui peut comprendre, qu'il comprenne ! »

4. La richesse d'une Église pauvre

L'Église entière reçoit ainsi du Fils de Dieu et de sa Vierge Mère une nouvelle vocation à *la pauvreté originelle*, cette pauvreté paradisiaque qui contient en elle toute richesse. Sa tâche capitale ne consiste pas, comme d'aucuns le voudraient, à opérer un choix sociologique entre riches et pauvres sous prétexte qu'elle doit *opter* pour les plus pauvres et se ranger avec les déshérités.

S'il y a beaucoup de vrai dans cette remarque, la vérité est plus grande et plus radicale encore : l'Église devrait toujours choisir *celui qui a le plus besoin d'amour*. C'est ce besoin qu'elle doit apprendre à lire sur les visages des hommes, car la plus grande pauvreté est le manque d'amour. Ce regard va jusqu'à entraîner une reformulation des différences sociologiques et l'Église devient capable d'*enrichir tout*

homme, qu'il soit pauvre ou nanti. En implantant joyeusement sa petite communauté dans un quartier ouvrier très pauvre, Madeleine Delbrêl poursuivait l'objectif qu'elle exprimait ainsi :

« Donne aux pauvres le cœur de Jésus-Christ ; mais pour ceux qui font des pauvres n'oublie pas de donner le sang de Jésus-Christ. »¹¹

Bref, l'Église – concrète, faite non seulement de missionnaires, de messagers ou de personnes influentes, mais aussi de fidèles qui vivent simplement là où Dieu les a placés – doit savoir contempler le Christ comme son unique et inaliénable richesse et s'en montrer prodigue envers tous ceux qui ont besoin de Lui. C'est en donnant le Christ qu'elle sera *poussée* à donner aussi toutes les autres richesses éventuelles.

Mais une Église qui oublierait ses dons et ses richesses et qui, au nom d'une pauvreté mal comprise, renoncerait à les distribuer, ne serait d'aucun intérêt. De même, une Église avare et qui thésauriserait, lorsqu'il s'agit d'annoncer le Christ et de dresser la table de ses dons, n'aurait rien à dire au monde. Enfin, une Église mesquine et calculatrice, lorsqu'il s'agit d'honorer le Christ, cesserait d'être une épouse et deviendrait une organisation. L'Église ne doit jamais oublier l'épisode évangélique de l'onction amoureuse de Béthanie (qui se trouve au chapitre douze de l'évangile de Jean), où Judas demande s'il est pertinent de dépenser trois cents deniers d'un parfum rare pour un geste de tendresse envers le Maître, alors que les pauvres auraient pu en tirer un plus grand avantage. L'Église rappelle que Jésus lui-même a refusé cette antinomie : il a défendu la primauté de l'amour envers sa personne physique. Plus exactement : il a dévoilé dans le geste

de Marie un contenu « nécessaire » de l'annonce évangélique.

Avant toute chose, l'Église doit s'immerger dans la richesse qui vient du Christ¹² et utiliser les autres richesses *en raison de Son amour*. Alors seulement, elle cherchera à ressembler à son Seigneur, avec les moyens d'y parvenir par les différentes formes de pauvreté qu'elle aura choisies. Arrêtons-nous un instant à cette vision d'une Église qui « utilise les richesses *en raison de l'amour* du Christ ». Cette formule mérite qu'on s'y attarde.

Il ne s'agit pas seulement d'utiliser la richesse « par amour du Christ », en se dirigeant immédiatement vers d'éventuels destinataires, par exemple les pauvres, les malades, les marginaux etc. Il s'agit de l'utiliser « en raison de son amour », de se préoccuper de sa Personne à lui.

Prenons des exemples : le saint curé d'ars était extrêmement pauvre et distribuait tout aux plus nécessiteux, mais quand il s'agissait d'honorer la sainte Eucharistie, il se laissait tranquillement aller à de folles dépenses, convaincu que cela rassasiait surtout la faim de reconnaissance et de beauté des pauvres eux-mêmes. Il ne pensait donc pas enlever quoi que ce fût aux pauvres de sa paroisse en faisant construire, pour la procession du saint sacrement, un baldaquin tellement somptueux que pour le faire entrer dans l'église, il fallut élargir la porte d'entrée. Et il recherchait toujours les ornements les plus précieux.

Saint François d'Assise faisait de même lorsqu'il envoyait partout ses frères, très pauvres, mais souvent munis d'un ciboire précieux qu'il laissait dans les paroisses les plus pauvres où le saint sacrement était « maltraité ». Et il croyait faire œuvre éminemment sociale lorsqu'il écrivait aux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

douceur lorsque le Christ annonce : « Heureux les pauvres en esprit, le

Royaume des Cieux est à eux. » (Mt 5,3) le premier chemin indiqué par le conseil de Jésus est certainement celui de la *révélation du Commencement*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

Le laïc est placé par vocation là où l'Église et le monde se touchent. Il lui incombe d'annoncer la structure originelle de l'être humain et de la rendre éloquente. Ce que l'Église entière sait et vit, le laïc le fait connaître et l'illustre dans la partie du monde et de l'humanité avec laquelle il entretient des rapports. Il a une bonne nouvelle (*l'annonce de la Béatitude*), dont il est personnellement responsable devant le monde.

1. La première bonne nouvelle

La première *bonne nouvelle* est donc la suivante : il faut retrouver le sens positif tant du mot *richesse* que du mot *pauvreté*.

Richesse est un mot qui pointe vers le monde de Dieu¹. Il ne faut jamais se scandaliser du fait que l'homme désire frénétiquement tout ce qui lui paraît riche et lui promet d'infinies satisfactions (même l'argent !), parce que – au fond – tout cela est nostalgie, désir du Paradis et de ses dons : désir de Dieu et de son infinie richesse. Ce n'est pas le mépris qui permet de vaincre le désir des biens terrestres (ce ne serait pas chrétien à proprement parler) ; c'est l'offrande de véritables richesses, précieuses et durables, avec tout leur fascinant réalisme.

Pauvreté est aussi un mot qui nous renvoie à Dieu, parce qu'au fond, c'est précisément notre indigence radicale de

créature qui demande à être « comblée de présents ». Comme nous l'avons dit, être créature signifie être le réceptacle, pauvre et fragile (mais ô combien admirable !), d'une infinie richesse.

Cultiver joyeusement la conscience d'être une créature – comme l'ont fait les saints – signifie comprendre vraiment (avant toute définition conceptuelle, avant toute analyse sociologique) ce qu'est la richesse et ce qu'est la pauvreté. Seule la créature qui se reconnaît comme telle – avec une reconnaissance infinie et une dignité infinie – est à nouveau placée au commencement : elle est à la fois riche (et aucune pauvreté malade ne peut l'humilier) et pauvre (et aucune richesse malade ne peut l'abîmer).

2. Une nécessaire conscience

Le laïc chrétien a toutefois une responsabilité particulière, en ce sens qu'il doit maintenir en éveil, en lui et autour de lui, la conscience du péché et de ses conséquences – pour ce qui est de la richesse et de la pauvreté.

La *richesse* que le monde connaît et propose est une réalité corrompue. Nous devons le reconnaître sans peur et sans nous laisser duper. Il n'est pas possible de lui confier son cœur, ni de mettre en elle son espérance, pas plus qu'il n'est possible de l'accumuler ni de la défendre impunément. Elle rend difficile le chemin vers le Règne de Dieu. Il s'agit avant tout de se libérer de la fascination des richesses, de leurs séductions et de leurs sollicitations.

La *pauvreté* par contre – même si son aspect n'est jamais très agréable – est l'expression cohérente de ce que l'homme est devenu au plus profond de lui-même à cause du péché. Celui

qui se reconnaît pécheur sait également qu'il est pauvre. La répulsion naturelle que l'homme éprouve envers les pauvres et la pauvreté est au fond sa répulsion envers ce que nous sommes tous devenus et envers ce qui nous menace constamment. C'est en côtoyant humblement les pauvres et la pauvreté que l'on fait le premier pas vers la connaissance de soi, vers cette mendicité qui nous fait désirer la richesse de Dieu.

3. Le miracle de l'Amour pauvre

Par sa propre personne, Jésus a révélé ce miracle : l'amour est pauvre car en lui, toute la richesse consiste à se donner sans rien garder pour soi.

À l'image de l'enfant qui arrive dans toute sa pauvreté naturelle, demandant à être accueilli par un amour riche et enveloppant (même si parfois, cet accueil ne peut s'exprimer que par des moyens très humbles) se superpose celle de l'enfant de Bethléem qui arrive dans la pauvreté de notre chair – où se cache l'infinie richesse de Dieu – et qui trouve pour l'accueillir – au nom de tout le genre humain – la riche tendresse de la pauvre Marie. Dès les premiers instants de son existence humaine, Jésus s'est révélé comme le seul *pauvre bienheureux* qui ait jamais habité notre terre. Sa pauvreté renfermait et exprimait l'infinie richesse de sa divinité ; sa pauvreté était un don inépuisable !

Avec lui – dans la même pauvreté riche et bienheureuse – : Marie, et ensuite, une multitude de saints. Toute la vie de Jésus

– du berceau au tombeau – peut être lue comme un exemple de cette « *béatitude des pauvres* » qui transfère sur la terre la richesse du paradis. Les chrétiens savent que ce n'est qu'en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« *Bienheureux les pauvres en esprit*

... parce que le Royaume des Cieux est à eux.

Être pauvre ce n'est pas intéressant : tous les pauvres sont bien de cet avis.

Ce qui est intéressant : c'est de posséder le Royaume des Cieux, mais seuls les pauvres le possèdent.

Aussi ne pensez pas que notre joie soit de passer nos jours à vider nos mains, nos têtes, nos cœurs.

Notre joie est de passer nos jours à creuser la place dans nos mains, nos têtes, nos cœurs, pour le Royaume des Cieux qui passe.

Car il est inouï de le savoir si proche, de savoir Dieu si près de nous, il est prodigieux de savoir son amour possible tellement en nous

et sur nous et de ne pas lui ouvrir cette porte,
unique et simple,
de la pauvreté d'esprit.

Mais pourquoi donc êtes-vous tristes, vous tous que Dieu dépossède ?

N'auriez-vous donc plus l'espérance pour pleurer comme ceux qui ne l'ont pas ?

Laissez pleurer ceux qui ignorent le vol, lourd et chaud, du Royaume des Cieux sur eux,

et vous qui le savez proche,
quand vos biens partent au gré de Dieu,
ne parlez plus de pauvreté mais de richesse.

Comme un aveugle ramené dans son pays natal, sans voir,
respirez alors le climat du Royaume, réchauffez-vous à son invisible soleil, palpez sa terre ferme sous vos pieds.

Ne dites pas : “J’ai tout perdu”. Dites plutôt : “J’ai tout gagné !”

Ne dites pas : “on me prend tout.” Dites plutôt : “Je reçois tout.”

Partez dans votre journée sans idées fabriquées d’avance et sans lassitude prévue,

sans projets sur Dieu, sans souvenir sur lui,

sans enthousiasme,

sans bibliothèque,

à sa rencontre.

Partez sans carte de route pour le découvrir, sachant qu’il est sur le chemin et non au terme.

N’essayez pas de le trouver par des recettes originales : mais, laissez-vous trouver par lui dans la pauvreté d’une vie banale.

La monotonie, c’est une pauvreté : acceptez-la.

Ne cherchez pas les beaux voyages imaginaires.

Que les variétés du royaume de Dieu vous suffisent et vous réjouissent.

Désintéressez-vous de votre vie, car c’est une richesse que de tant vous en soucier : alors la vieillesse vous parlera de naissance et la mort de résurrection ;

le temps vous paraîtra un petit pli sur la grande éternité ; vous jugerez de toutes choses selon leurs traces éternelles.

Si vous aimez d’amour le Royaume des Cieux, vous vous réjouirez que votre intelligence soit en perte vis-à-vis des choses divines et vous essaierez de croire mieux.

Si votre prière est dépouillée d’émotions tendres, vous saurez

que Dieu ne s'atteint pas avec vos nerfs.

Si vous êtes sans grand courage, vous vous réjouirez d'être propres à l'espérance.

Si vous trouvez les gens ennuyeux et que votre cœur soit misérable, vous serez contents d'avoir en vous l'imperceptible charité.

Quand appauvri de tout, vous ne saurez plus voir dans le monde qu'une maison dévalisée,

en vous une indigence sans façade,

pensez à ces yeux d'ombre ouverts au centre de votre âme, fixés à des choses ineffables,

puisque le Royaume des Cieux est à vous »¹⁵.

Au fond, le conseil évangélique de pauvreté tant pour les consacrés que pour les laïcs, n'est rien d'autre que l'adhésion concrète, quotidienne, patiente à cet ancien défi d'amour par lequel se termine le *Cantique des Cantiques* :

« Si quelqu'un donnait tout l'avoir de sa maison en échange de l'amour, à coup sûr on le mépriserait. » (8,7)

¹ Le latin « *dives, divitia* » y renvoie clairement. Le mot français « richesse » est apparenté au terme « roi », qui renvoie lui aussi au monde divin.

² G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Plon, 1936, p. 78.

³ Il faudrait relire ici les célèbres aphorismes qu'il nous a laissés : « Pour arriver à goûter tout, / n'ayez de goût pour rien.// Pour arriver à posséder tout/ souhaitez ne rien posséder.// Pour arriver à être tout/ cherchez à n'être rien en aucune chose.// Pour arriver à savoir tout, / souhaitez ne rien savoir. » (Mc 1, 13, 11, dans JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes*, cerf, 1990, p. 627) Il faut toutefois rappeler qu'il ne s'agit pas d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LE CONSEIL D'OBÉISSANCE POUR LES LAÏCS

Un fidèle laïc appartient totalement à l'Église *obéissante*, qui dépend en tout du Christ, son Époux. Mais l'obéissance qui est la sienne est différente de celle du *consacré* qui s'en remet à une Règle et à un supérieur. C'est une « libre obéissance » qui est demandée au laïc, par laquelle il pourra en quelque sorte porter le monde dans lequel il a été placé par vocation.

1. La liberté d'être heureux

Lorsqu'on parle de « liberté des laïcs », il faut d'emblée donner au mot *liberté* sa signification la plus immédiate : c'est le sens que lui attribuent d'ailleurs les enfants et les jeunes, pour qui être libre signifie se sentir dégagé de toute contrainte, surtout lorsqu'ils sont attirés par un « plaisir ». « *Je suis libre si je peux faire ce que je veux.* »

« *Je suis libre si rien ne m'empêche de faire ce qui me plaît.* » Voilà ce que l'homme pense d'instinct (et que les enfants et les jeunes ont le mérite de dire ouvertement).

On aurait tort de contredire trop rapidement cette perception instinctive en la méprisant ou en la diabolisant. En effet, la première expression a en elle quelque chose de divin : n'est-ce pas Dieu qui peut faire *tout ce qu'il veut* ? Ne prions-nous pas en disant à Dieu : « Que ta volonté soit faite sur terre comme au ciel », en nous engageant à le satisfaire *en tout ce qu'Il veut* ? La seconde expression évoque également le paradis : « *Prends désormais ton plaisir pour guide* »¹, dit Virgile à Dante lorsqu'il le laisse au seuil du paradis terrestre

finalement retrouvé. Pour traverser l'enfer et le purgatoire, il a eu besoin d'un guide sage (Virgile, en l'occurrence). Pour pénétrer plus avant dans le paradis terrestre, il suffit de se laisser conduire par son propre *plaisir*, c'est-à-dire par l'inclination naturelle (désormais complètement purifiée) au Bien suprême.

En d'autres termes, les expressions qui ressemblent à des manifestations capricieuses d'enfants immatures sont au contraire des expressions divines que Dieu seul peut se permettre, ou alors des expressions qui évoquent le paradis. De plus, si même l'homme pécheur arrive à les prononcer, c'est seulement parce qu'il a bel et bien été créé à l'*image de Dieu*. C'est à ce point vrai qu'il peut arriver que ces expressions (« *Je peux et je veux faire ce que je veux* ») atteignent des sommets tragiques inouïs : l'homme *peut* contre-dire la volonté de Dieu, il *peut* détruire son dessein, il *peut* même se damner, en fuyant éternellement les mains de son Créateur et sauveur. Il s'agit d'une faculté terrible, mais elle dit bien la gravité et le sérieux de la phrase, apparemment capricieuse, de l'enfant qui « *veut faire ce qu'il veut* ».

Par ailleurs, l'homme qui se laisse guider par le plaisir recherche un plein assouvissement, à chaque fois différé. « *Chacun est attiré par son plaisir* » disaient les anciens ; ce que saint Augustin approuvait entièrement², même s'il désirait que l'homme se laisse attirer par le plaisir surabondant et victorieux de la grâce de Dieu. Nietzsche reconnaissait quant à lui que « *tout plaisir veut éternité* »³, phrase qui se situe objectivement à la limite de la prière.

Il faudrait que notre volonté *puisse faire ce qu'elle veut*, parce que Dieu l'a faite pour qu'elle tende vers le bien. (C'est

d'ailleurs toujours *un bien* qu'elle recherche, même lorsqu'elle décide de faire le mal.) Il faudrait que notre liberté *puisse toujours être satisfaite*, parce qu'elle a également été créée pour la béatitude éternelle ; or le bonheur est le devoir de la liberté. Tel était en effet le dessein joyeux et originel de Dieu : notre volonté aurait toujours tendu vers le bien et vers le plaisir juste si nous étions restés tournés vers lui, le Bien suprême.

Le mal que nous commettons n'est pas de *vouloir faire ce que nous voulons*, mais *d'en arriver à vouloir le mal* qui se cache sous l'apparence du bien. Le mal que nous commettons n'est pas de rechercher irrésistiblement le bonheur, mais de ne pas arriver à l'identifier et encore moins à le réaliser, et de nous contenter de trente-six succédanés.

Paradoxalement, notre drame est de ne pas être véritablement libres. C'est cette découverte qui doit nous amener à désirer le *commencement*, lorsque toute la création était « une matrice aimante » qui gardait et éduquait notre liberté. Alors, nous étions tous plongés dans une obéissance innée en vertu des relations voulues par le Créateur (avec Lui, avec le prochain et avec le monde), obéissance au sein de laquelle nous étions pleinement libres. Notre liberté se formait entièrement dans le sein de la liberté divine. Et nous serions restés libres si toute la création – qui a été faite dans le Christ et pour lui – avait maintenu son caractère *filial*.

Le péché originel a fait voler en éclats les liens et les différents types d'obéissances, de sorte que notre volonté a du mal à identifier ce qui est bien pour elle, et que la liberté se méprend sur le plaisir qui l'attire. Pour notre salut, comme nous l'avons déjà vu, Jésus est venu sur terre pour reconstruire – en lui et à partir de lui – le tissu originel des différents types

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(qui, sous certains aspects, fait partie de l'effort de croissance), mais celui de leur éventuelle impossibilité d'« honorer leur père et leur mère ». C'est ce qui se produit lorsque les parents perdent volontairement leur *honorabilité*. Parents qui infantilisent, qui brisent et recomposent des liens de façon irresponsable, qui se cachent ou qui se réalisent *ailleurs*, qui sont en compétition avec leurs enfants dans les mêmes transgressions...¹⁶ Tout cela ne provoque pas la désobéissance des enfants (puisqu'ils ne savent bien souvent même plus à qui désobéir) mais fait que leur liberté est laissée à la dérive.

En positif, nous devons toutefois rappeler que dans le cadre du problème autorité-obéissance, la beauté de la relation parents-enfants ne dépend pas seulement d'une certaine sagesse pédagogique naturelle des parents ou de leur honnêteté naturelle. Elle dépend surtout du fait qu'elle s'inscrit dans la « grande obéissance » que tous doivent à l'unique « Père qui est aux cieux ». C'est ainsi – en observant avec stupéfaction la foi de ses parents – que Thérèse de Lisieux s'est immergée dans la contemplation de la paternité de Dieu jusqu'à assimiler tous les secrets de l'*enfance spirituelle*, qu'elle enseignera par la suite à des millions d'âmes.

Nous pourrions d'ailleurs élargir à toutes les composantes de la famille ce qu'enseignait Gandhi : « L'obéissance d'un enfant à ses parents est certainement une forme de prière. »¹⁷

7. L'obéissance à l'Église dans la communauté

Le laïc doit obéir à l'Église comme à une Mère, en adhérant avec ferveur et reconnaissance à la vie qu'elle propose. Or

L'Église est vivante et se réalise concrètement là où des chrétiens se réunissent dans des communautés bien définies, auxquelles ils sentent qu'ils appartiennent. C'est pour cette raison que l'Église s'articule en diocèses, en paroisses et en groupes de différentes natures. Ces *réalités concrètes, historiques et géographiques*, sont dignes d'obéissance. De fait, l'obéissance du laïc à l'Église ne peut pas rester *générique*, mais doit se manifester par son adhésion cordiale à la vie de la communauté chrétienne à laquelle il appartient.

Sans nier la valeur propre des communautés qui ont été reconnues comme institutions ecclésiales, il existe, pour les laïcs, des communautés ecclésiales qui se réunissent autour de charismes particuliers suscités par l'Esprit Saint et qui sont reconnues par la hiérarchie. Il s'agit du phénomène, ancien et nouveau, des *Mouvements ecclésiaux*¹⁸, que l'Église tout entière contemple avec espoir.

Personne n'est tenu d'adhérer à un Mouvement, mais celui qui y adhère librement ne peut le faire sans une obéissance humble, patiente, généreuse et constructive. On peut même dire que, pour les laïcs qui y sont appelés, l'adhésion à un Mouvement équivaut à « l'obéissance à un conseil qui vient de Dieu lui-même ». Qu'est-ce qu'un Mouvement ecclésial, en effet, sinon une invitation directe, concrète, convaincante à s'immerger dans la communion ecclésiale de manière spécifique, à partir des charismes que l'esprit distribue dans le peuple de Dieu ?

À travers les Mouvements ecclésiaux, les fidèles demandent à l'Église de pouvoir participer de manière plus intense à sa vie et à sa mission, de pouvoir « *obéir plus* » et ils le font à partir d'un don particulier de l'esprit, qui les attire et les unit dans

une association stable. À l'intérieur d'un Mouvement, on obéit aussi parce que l'on aime la communauté que Dieu nous donne et parce que l'on veut être guidé. L'obéissance qu'on lui témoigne est un privilège qui soutient tous les efforts nécessaires à sa mise en œuvre.

8. « L'obéissance spirituelle »

Un cas particulier mais décisif de « libre obéissance » est celui du rapport que le laïc doit entretenir avec la personne qui est « spirituellement son père », relation dont le libre choix lui appartient. Même sans jamais renoncer à son autonomie de jugement et d'action – deux démarches inhérentes aux responsabilités propres à sa condition –, le laïc retire de cette relation la certitude de vivre en tout comme un « disciple du Christ », ainsi que l'aide nécessaire pour y arriver. L'obéissance au « père spirituel » ne doit pas engendrer de dépendance affective et/ou psychologique, elle ne doit pas être vécue passivement, pas plus qu'il ne s'agit de confier à cette personne tous les problèmes et toutes les décisions.

Une seule tâche incombe à la personne « qui exerce une autorité spirituelle » : rendre plus *évidente*, presque *plus visible* la personne de Jésus aux yeux du laïc, afin qu'il puisse mieux se mettre en présence du Divin Maître. Mais il est clair qu'un *père spirituel* ne saura remplir une telle fonction que s'il entretient avec le Christ une profonde familiarité (affective, morale, ascétique, intellectuelle).

Le laïc chrétien doit notamment être profondément attaché aux sacrements et à leur pratique (être assidu à la confession et à l'Eucharistie), de sorte que l'obéissance au Seigneur Jésus ait un ancrage ecclésial visible, assorti d'« examens de conscience », d'« aveux des désobéissances et de demandes de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PISTES POUR LA LECTURE ET LA MÉDITATION

1. Comment passer de la Loi ancienne à la Loi nouvelle

Mt 5,1-7,29 *Le Discours sur la Montagne*

2. Pour méditer sur le conseil de Virginité

Mt 1,18-25 *Naissance virginale de Jésus*

Mt 19,1-9 *Indissolubilité conjugale*

Mt 19,10-12 *Contenance volontaire*

Ep 5,21-32 *Communion conjugale*

1 Co 7,25-40 *Charisme de la virginité*

Lc 14,25-27 *Renoncement à ses attaches personnelles*

3. Pour méditer sur le conseil de Pauvreté

Mt 19,16-30 *Le jeune homme riche*

Lc 12,13-21 *Ne pas amasser des trésors*

Lc 12,22-34 *Abandon à la Providence*

Lc 14,28-33 *Renoncer à tous ses biens*

Lc 16,19-31 *Le mauvais riche et le pauvre Lazare*

Lc 19,1-10 *Zachée*

Ac 4,32-35 *La première communauté chrétienne*

2 Co 8,1-15 *Invitation à la générosité*

4. Pour méditer sur le conseil d'Obéissance

He 10,1-10 *L'obéissance du Fils éternel de Dieu*

Ph 2,1-18 *Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort*

Jn 8,13-30 *Jésus obéit à l'invitation du Père céleste*

Ep 6,1-9 *L'obéissance des chrétiens*

Jn 15,1-17 *L'obéissance des chrétiens à l'amitié de Jésus*

TABLE DES MATIÈRES

Présentation

La vie nouvelle du chrétien

1. La nouveauté se nourrit d'amitié et l'amitié se nourrit de dialogue
2. La Loi nouvelle, c'est la personne même du Christ
3. Trois conseils évangéliques
4. L'exemple des martyrs
5. Écouter les conseils du Christ pour remonter aux origines et comprendre notre destinée

Le conseil de virginité « pour le royaume de Dieu »

1. Au commencement était "la solitude virginale"
2. Au commencement était le don de "communion"
3. Au commencement était le don du corps sexué
4. Solitude et communion, après le péché
5. L'attente du salut
6. La virginité originelle du Fils de Dieu
7. Le commencement d'un monde nouveau : Marie
8. La réalisation d'un monde nouveau : Jésus
9. Sponsalité eucharistique
10. L'homme accueilli dans le monde nouveau : Joseph
11. Le sacrement du « monde nouveau » : l'Église
12. Un exemple du monde nouveau : la virginité des consacrés

Le conseil de virginité pour les laïcs

1. La virginité radicale de toute la création
2. Le conseil de virginité proposé aux laïcs
3. Principes préliminaires de la méthode chrétienne
4. Le corps sexué

5. Au temps de l'attente
6. La « solitude » dans la relation conjugale
7. La « communion » conjugale
8. La fidélité dans le corps et dans l'âme
9. La procréation
10. Virginité dans l'éducation des enfants
11. L'édification de la communauté chrétienne

Le conseil de pauvreté évangélique

1. Au commencement était la béatitude de la pauvreté
2. La pauvreté malade et apeurée
3. « De riche qu'il était... »
4. La richesse d'une Église pauvre
5. Le conseil de pauvreté dans la vie consacrée

Le conseil de pauvreté évangélique pour les laïcs

1. La première bonne nouvelle
2. Une nécessaire conscience
3. Le miracle de l'Amour pauvre
4. Expériences de « riche pauvreté »
5. Méditation sur la pauvreté

Le conseil de l'obéissance chrétienne

1. Au commencement, l'obéissance était liberté
2. L'obéissance refusée
3. « Christ, lui qui est de condition divine... »
4. La liberté d'une Église obéissante
5. Le conseil d'obéissance dans la vie consacrée

Le conseil d'obéissance pour les laïcs

1. La liberté d'être heureux
2. La liberté comme réponse
3. Le désarroi et la fausse liberté
4. L'existence comme obéissance

5. Obéir à sa propre vocation
6. Obéir en éduquant à l'obéissance
7. L'obéissance à l'Église dans la communauté
8. « L'obéissance spirituelle »
9. L'obéissance dans nos croix
10. L'obéissance dans le travail et dans les rapports sociaux
11. La danse de l'obéissance
12. L'obéissance comme prière

Conclusion

Pistes pour la lecture et la méditation